

Le christianisme comme fait culturel

04 décembre 2024 La Croix par Laurence Devillairs

Notre-Dame de Paris va bientôt rouvrir. J'en éprouve une émotion immense. Qu'allons-nous célébrer à cette occasion ? J'avancerais une hypothèse, qui est aussi un espoir : n'allons-nous pas nous réjouir du triomphe du christianisme en tant que réalité culturelle ? Je pèse mes mots : triomphe, oui, et réalité culturelle, c'est-à-dire ni seulement ecclésiale ni vaguement spirituelle. La force du christianisme est d'avoir été créateur de culture, d'avoir nourri la philosophie, la peinture, la littérature et l'architecture, et de s'en être nourri en retour.

Le christianisme a imprégné et orienté nos manières de voir et de penser, nos gestes et nos idées. Ce fut sa victoire, et son effacement en tant que réalité culturelle explique en partie sa faiblesse actuelle. Le christianisme n'a jamais été aussi vivant que lorsqu'il dépassait le cadre strictement religieux. Il s'est fondu dans la culture pour mieux l'enrichir. Il a fourni des thèses à développer ou à combattre, il a offert des couleurs à l'art, des scènes à l'histoire. En cela, il a véritablement été « catholique ». Où s'arrête la sphère de l'intelligence et où commence celle de la foi ? Où finit le religieux et où commence la laïcité ? Si l'on pose ces questions en termes d'espaces, on n'obtiendra que des guerres de territoires : on parlera de replis ou de reconquêtes. Mais foi et raison, intelligence et religion dialoguent et se répondent, jusqu'à s'entre-disputer ou s'entremêler. Saint Augustin demeure le meilleur exemple sur ce point : en confessant ses péchés, il a inventé une philosophie et le genre de l'autobiographie. Si dimanche et Noël n'ont presque plus de dimension religieuse, ils conservent toutefois un sens, qui leur vient de la religion ; les églises et les monastères sont des lieux de culte et de beauté, et avant de devenir un enjeu partisan, Jeanne d'Arc fut sainte et héroïne de cinéma. Le christianisme est partie prenante de l'histoire humaine. S'il est la voix du sacré, cette voix a des paroles que le profane peut comprendre et même employer, traduire ou subvertir.

J'insiste pour qualifier cette alliance de culturelle, et non de « spirituelle ». Ce terme trop vague peine de nos jours à se différencier de la religion pour tous qu'est devenu le développement personnel. Le christianisme n'est spirituel que parce qu'il est dépositaire d'une transcendance, laquelle se manifeste au travers d'œuvres culturelles – textes, prières, chants et objets, du chapelet à la toile de peinture, en passant par les fleurs et les dentelles. Cette culture est aussi bien savante que populaire, ce qui importe est la circularité entre les traditions locales et les abstractions universelles, entre les usages et les théories. Notre société est certes déchristianisée, pour une bonne part même polythéiste. Sans doute est-ce dû à la perte du lien avec la tradition et de la trahison impardonnable de certains. Mais la raison réside également dans l'appauvrissement du discours de foi. Nous sommes tous coupables d'avoir bradé l'héritage reçu : sous prétexte de l'actualiser, nous l'avons dilué. Le message a perdu de sa singularité et de sa dimension prophétique, à contre-courant des modes et des slogans militants. L'exaltation du sacré ne suffira pas à ranimer la pratique ; sans l'appui de la réflexion et du savoir, cela ne fera que la folkloriser.

Je ne suis d'accord ni avec les réactionnaires, qui idéalisent un passé qui ne le mérite pas, ni avec les progressistes, qui liquident un passé qui devrait demeurer. Je pense seulement que le christianisme doit se redécouvrir comme réalité culturelle, qu'il doit relire ses textes fondateurs, s'entourer d'art, réapprendre son vocabulaire, réinvestir sa liturgie et inspirer les penseurs de tous bords, sans verser dans le sentimentalisme, le psychologisme sans au-delà, le discours social sans mystère ou le militantisme sans âme. Revivifier le christianisme comme fait culturel réclamera sans doute d'enseigner à nouveau « les bases », de proposer des visites guidées, des lectures commentées. On ne gagnera pas en foi contre l'intelligence, ni en sacré contre la connaissance. La force du catholicisme culturel est d'avoir donné naissance à Descartes comme à Péguy, à Notre-Dame de Paris de Victor Hugo comme aussi, oui aussi, à la comédie musicale de Luc Plamondon et Richard Cocciante.

Notre-Dame ne serait pas Notre-Dame sans tout cela. C'est pourquoi il est essentiel de revisiter l'art qu'elle abrite, la théologie, la philosophie et la littérature auxquelles elle est reliée. Les reliques qu'elle renferme, en particulier la couronne d'épines, ne sont pas la trace d'une foi ancienne, un rien ignorante ; elles sont le signe que la foi n'est ni un simple patrimoine ni une pure abstraction, mais qu'elle est une réalité où se mêlent le sens et la croyance, le matériel et le divin. La présence de ces reliques doit être honorée, explicitée, racontée.

Pour l'historien Erwin Panofsky, les écrits de Thomas d'Aquin sont comme une cathédrale, et ce sont des idées immatérielles que donnent à comprendre les pierres et les voûtes. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'évangéliser mais de cultiver, jusqu'aux croyants eux-mêmes et jusqu'à ceux qui se croient savants. Les discours exclusivement idéologiques ou purement émotionnels n'ont pas d'avenir. Pour rompre avec un catholicisme ignorant de lui-même, il faudra beaucoup d'humilité et de probité, refuser le mensonge et la confusion. Notre-Dame ne rouvrira pas ses portes en vain.

Laurence Devillairs (04/12/24)